Les rôles et les souffrances des femmes métisses lors de la Résistance de 1870 et de la Rébellion de 1885

Nathalie Kermoal

ABSTRACT. Abandoned for so long by a lack of interest from historians, Métis women are starting to gain their rightful place in the new nation's history. This article attempts to illuminate Métis women's experiences and sufferings during the Red River Resistance of 1870 and the Rebellion of 1885 in Saskatchewan.

SOMMAIRE. L'histoire des femmes métisses en est encore à ses balbutiements. En effet, leur rôle dans la société métisse a été négligé par les historiens. Dans cet article, nous nous proposons d'analyser les événements de 1870 à la Rivière Rouge et de 1885 à Batoche à travers les expériences et les souffrances des femmes.

Si les Métis ont suscité de nombreux travaux dans l'histoire canadienne, certains aspects de leur vie restent encore mal connus. À ce jour, la production historiographique a surtout porté sur l'origine et la signification politique de la Résistance de la Rivière Rouge en 1870 et de la Rébellion de 1885.[1] Les spécialistes étaient tellement absorbés par ces questions fondamentales qu'ils ont omis de parler du rôle que les femmes avaient joué lors de ces mêmes événements. Ce n'est que récemment que les historiennes ont commencé à se pencher sur le passé des femmes autochtones et métisses.[2]

Écrire l'histoire des femmes métisses relève du défi, c'est indéniable. En général, l'accessibilité aux sources est réduite du fait que les documents ont été souvent mal préservés ou sont difficilement accessibles. Cependant, malgré les difficultés, les sources sont très variées, mais éparpillées. Tel un paléontologue, le premier travail de l'historienne consiste à regrouper la documentation. Ensuite, il est nécessaire de recoller les morceaux du puzzle pour former un semblant de squelette car un groupe qui se donne une histoire commence à exister; en même temps que son passé, il a des chances de construire son avenir.[3]

En consultant de plus près les écrits d'historiens, on s'aperçoit très vite qu'ils ont accordé peu d'importance à la vie des femmes métisses comme si elles étaient passées à travers l'histoire sans laisser de traces. Lorsqu'ils daignent en parler, ils accentuent trop souvent leur rôle de procréatrices. Ensuite, elles disparaissent pour ne réapparaître qu'occasionnellement afin de conforter les héros et de pleurer les morts.

Les études historiques sur les mouvements d'insurrection ou de rébellion ont certes souvent démontré que l'organisation politique patriarcale excluait les femmes de l'action politique directe. Ceci ne veut pas dire pour autant qu'elles n'étaient pas actives. Même si on les retrouve surtout à la périphérie de l'action, ces femmes ont laissé des traces de par leurs gestes et leur détermination à ne pas se laisser faire devant l'avancée inexorable de la "soi-disante" *civilisation*. Elles n'ont peut-être pas mis le pied sur les chaînes des arpenteurs en 1869 ou tiré de coups de feu en 1885, mais elles ont vécu des moments tragiques de peur, de privations et de peine. En ce sens, elles méritent de retrouver leur véritable place dans l'histoire de la Nation métisse. Partant de ce constat, nous pouvons nous poser un certain

nombre de questions: peut-on affirmer que les femmes métisses ont participé activement aux événements de 1870 et de 1885? Quels sont les maux dont-elles souffraient lors de l'occupation canadienne? Étaient-ils du même ordre que ceux de leurs maris, pères, frères et fils?

Dans cet article, nous nous proposons de livrer un aperçu de la vie quotidienne des femmes métisses au moment des événements tragiques de 1869-1870 et de 1885. Nous ne prétendons nullement relater les expériences de toutes les femmes métisses. En effet, la question de l'identité métisse reste difficile à cerner et demeure particulièrement complexe.[4] Ici, nous relatons les rôles et les souffrances des femmes métisses de souche francophone vivant à la Rivière Rouge lors des événements de 1870. En ce qui à trait à la Rébellion de 1885, nous traitons principalement celles qui étaient à Batoche lors de l'attaque militaire menée par le général Middleton. Enfin, certains pourront trouver dans cette étude des traits communs avec le travail de Diane Payment, "La vie en rose," qui présente les perspectives et expériences des femmes lors des troubles de 1885.[5] Dans la mesure où elle est pionnière, on ne peut qu'utiliser son travail comme point de départ. Mais, pour mener à bien son entreprise, elle se base principalement sur le journal de l'abbé Cloutier et d'un certain nombre de témoignages oraux, omettant d'utiliser les réminiscences de Gabriel Dumont (par exemple) et les récits de militaires impliqués lors des événements. Ces derniers sont particulièrement révélateurs de l'attitude des soldats lors des différents raids sur certaines maisons métisses et du dernier assaut sur le village de Batoche. Surtout, ces documents rappellent que les femmes ont eu à subir un harcèlement physique et psychologique des occupants et qu'elles ont été les premières à percevoir le sort que leur réservait le gouvernement fédéral, ce qui donne en fait une autre dimension à l'étude de la Rébellion de 1885.

Avant 1870, les Métis vivaient une vie relativement paisible à la Rivière Rouge. Deux fois l'an, ils partaient chasser le bison, emmenant avec eux — femmes et enfants — dans les vastes plaines de l'Ouest. Ces familles menaient une vie rude, souvent marquée par la pauvreté. Cependant, elles se caractérisaient par une certaine joie de vivre et un sens développé de l'hospitalité. Ces qualités étaient apparentes à tout étranger qui visitait la région. Selon monseigneur Alexandre Taché:

> Les métis ne sont point méchants; ils sont au contraire, en général, doués d'une grande sensibilité. Généreux jusqu'à la prodigalité, il ne leur en coûte point de se priver souvent du nécessaire pour soulager non-seulement ceux qu'ils aiment, mais bien encore des étrangers qui ne leur sont rien et qu'ils ne reverront plus. ... Une heureuse disposition encore de nos chers métis, c'est leur patience dans les épreuves. Là où d'autres s'emportent, jurent et blasphèment, eux rient, s'amusent et prennent les contre-temps de la meilleure grâce du monde.[6]

Cependant, un certain nombre d'événements allaient bouleverser toute la structure de leur société.

Les années 1860 seront marquées par un intérêt de plus en plus marqué envers les territoires de l'Ouest de la part des politiciens de l'Ontario. Ce phénomène d'expansion consistait à promouvoir les valeurs culturelles et les aspirations économiques des Ontariens, mais aussi à répondre à un

besoin urgent de terres arables, de plus en plus rares dans le reste du Canada. Cette idée devait être couronnée par la construction d'un chemin de fer de l'Atlantique au Pacifique. En 1869, un accord fut signé entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et le Dominion. La Compagnie acceptait de céder son immense territoire pour la somme dérisoire de 300 000 £ soit 1 500 000 $. L'administration canadienne décida donc de prendre possession du nouveau territoire concédé, sans plus tarder.

Ainsi le rêve se réalisa, mais il devint vite une lourde réalité pour les habitants de la Rivière Rouge et surtout pour les Métis. Ces négociations furent menées sans consulter une seule fois les principaux intéressés. Inexorablement, le monde extérieur se rapprochait, même si du haut des tours de la cathédrale de Saint-Boniface, il semblait encore bien loin.[7] Certes, les habitants ne reçurent pas la nouvelle avec grand enthousiasme. Cependant, des signes avant-coureurs avaient pourtant indiqué aux Métis de se méfier des intentions des Ontariens. Dès le 18 septembre 1868, avant même la signature de l'acte de cession:

> le ministre des travaux publics ... William McDougall ... donnait des instructions à John A. Snow de se rendre à la Rivière Rouge et, sans plus tarder, d'y commencer la construction d'un chemin destiné à relier cet établissement avec le Haut Canada.[8]

Charles Mair, poète médiocre, qui avait accompagné Snow à la Rivière Rouge, eut la désobligeance d'écrire des infamies sur les femmes métisses. Selon Alexander Begg:

> Mr Charles Mair after having received the hospitalities of many families in the settlement saw fit to ridicule in public print those who had entertained him to speak and write disparagingly of the settlers as a body and the ladies in particular.[9]

Cette lettre de Charles Mair à son frère Holmes Mair aurait pu passer inaperçue si elle n'avait été publiée par le *Globe* de Toronto, le 4 janvier 1869. Dans cet article, il insinuait que: "Many wealthy people are married to half-breed women, who, having no coat of arms but a 'totem' to look back to, make up for the deficiency by biting at the back of their white sisters."[10] Cette phrase désobligeante et raciste annonçait des lendemains moroses pour les Métis. La boue que M. Mair jetait à la face des gens les plus respectables, lui valut l'honneur d'avoir le nez tordu publiquement par une dame de la ville.[11] Mme Banantyne, une femme métisse dont le mari tenait un magasin de provisions qui servait aussi de bureau de poste décida de punir l'insolent:

> Elle avait lu l'écrit de Mair et elle s'était promise de le lui faire payer. ... un samedi, sur les quatre heures de l'après-midi, pendant que le magasin était rempli de monde ... le commis, ayant vu venir Mair, courut en avertir Mme Banantyne. Celle-ci, promptement, jette un châle sur sa tête, et arrive comme une bombe au bureau de poste; elle tenait un grand fouet dans sa main. Sans hésiter, elle s'avance sur Mair, lui saisit le nez entre ses doigts et lui administre cinq ou six coups de fouet autour du corps: "Tenez, lui dit-elle, c'est ainsi que les femmes de la Rivière-Rouge traitent ceux qui les insultent."[12]

Mais le plus inquiétant restait à venir. Ce sont les arpenteurs qui représentaient le plus grand danger.

Afin de préparer le terrain avant la date de transfert établie au 1er décembre 1869, le gouvernement fédéral décida d'envoyer une équipe d'arpenteurs. Ces derniers avaient pour tâche de diviser les terrains en cantons et sections. Cependant, pour ce faire, ils ne demandèrent pas le consentement des propriétaires légitimes et ne tentèrent même pas d'expliquer les motifs véritables de cette démarche.[13] Pour les Métis, ceci ressemblait à une véritable colonisation avec invasion du territoire et spoliation de droits, car le système foncier qui avait été mis en place était identique à celui du Québec. Chaque terrain avait accès à la rivière avec privilège de la "terre à foin" qui le prolongeait derrière, sur deux milles dans la prairie.[14] Mais les incidents dépassaient la simple nécessité de changer la configuration des lots de terre, les hommes s'attaquaient parfois à des femmes sans défense, ce qui accentua encore plus la détermination de représailles de la part des Métis. Un article du journal *Métis* décrit de telles actions:

> Le Dr. Lynch affirme que ... durant l'été de 69, Scott et une dizaine de compagnons ... passèrent plusieurs jours dans une ivresse incroyable à la Pointe des Chênes. Quand l'heure de la nuit était venu, ils se rendaient dans des maisons d'où les hommes étaient absents, effrayant par leur désordre de leur conduite, les femmes et les enfants, s'emparant des maisons, y dansant autant d'heures qu'il leur plaisait, gardant les portes et les fenêtres pour empêcher les femmes et les enfants de fuir, et d'avertir les voisins. Voilà ce que toute la paroisse de la Pointe des Chênes connait.[15]

Ce témoignage est renforcé par un écrit de Louis Riel:

> Savez-vous bien, braves et dignes compatriotes, quel était, à une certaine époque, le passe-temps favori des ingénieurs civils [arpenteurs] du gouvernement du Nord-Ouest? Je vais vous l'apprendre. Ils profitaient de l'absence du père de famille pour s'introduire avec effraction dans la demeure des pauvres Métis, puis ils forçaient la mère et les jeunes filles à quitter leurs lits pour danser en leur présence et en costume de nuits.[16]

Selon Jules Desjarlais, les "Anglais" allaient parfois plus loin dans leurs actes et abusaient sexuellement des femmes, après les avoir fait danser nues sur des tables.[17] Les femmes et les enfants étaient des proies faciles. Cependant, nous ne pouvons pas affirmer que ce harcèlement était constant et quotidien car les témoignages font défaut. Toutefois, il est fort possible qu'il se soit répété à plusieurs reprises, sans pour autant avoir été rapporté par les Métis.

Malgré les démarches prises par Louis Riel et ses compagnons pour lutter contre l'invasion des arpenteurs, ces derniers continuèrent à faire leur travail. Le manque de respect envers la population était maintenant chose courante à la Rivière Rouge. Poussés à bout par les abus répétés d'hommes comme Thomas Scott, les Métis décidèrent de s'organiser politiquement pour pouvoir mener une lutte opiniâtre contre le gouvernement canadien et l'esprit d'annexion. Le Comité national des Métis s'organisa et le 2 novembre 1869, Riel et ses hommes prirent possession du Fort Garry sans tirer un seul coup de feu et décidèrent de créer un gouvernement provisoire. Malgré cela, les habitants vivaient dans un climat de peur et dans l'incertitude des lendemains. Madame Etienne Desmarais, née Isabelle Branconnier, se souvient des

troubles au Fort Garry: "I was only a little girl of eleven years of age but I was so frightened I can still remember it now."[18] Pour les femmes, la réalité quotidienne de la Résistance était quelque peu différente des hommes. La plupart restaient seules à la maison sans bois de chauffage et sans provisions pour laisser partir leurs maris et leurs fils, afin d'aller défendre la "bonne cause."[19] Lors du siège du fort Garry, les femmes confectionnaient des souliers mous ou mocassins pour les soldats et en dépit de la rareté des vivres, le camp fut abondamment approvisionné: "elles venaient ... encourager leurs enfants et leurs époux à ne point faillir à leur devoir."[20]

Le gouvernement canadien finit par accepter de négocier avec les Métis, mais l'exécution de Thomas Scott par les Métis mit le feu aux poudres et engendra chez les ennemis de Riel, et surtout parmi les Orangistes de l'Ontario, une vague de haine contre les francophones. On ne pardonnera jamais à Louis Riel d'avoir commis ce "meutre," même si celui-ci n'avait point été le responsable de la condamnation de Scott.

La mort de Scott devint vite une crise nationale divisant Ontariens et Québécois. Pour les uns, Scott était un martyr. Pour les autres, Louis Riel était devenu le protecteur de la cause francophone dans l'Ouest. Afin d'en arriver à un compromis, le gouvernement de John A. Macdonald passa l'Acte du Manitoba au mois de mai 1870. Cependant, pour satisfaire les Ontariens, le Premier Ministre envoya une expédition militaire organisée sous les ordres du colonel Wolseley.[21] Cette "mission de paix" n'apporta que des années de persécutions pour les Métis. Selon Marcel Giraud, "les agressions, les violences de toute sorte [...] furent dirigées contre les métis."[22] Dans *The Narrative of the Red River Expedition*, le colonel Wolseley décrit le moral de ses troupes, lors de leur arrivée au Fort Garry, le 24 août 1870:

> The skirmishers ... soon returned, bringing word that it was evacuated, and the gates left open. This was at first a sad disappointment to the soldiers, having gone through so much toil in order to put down the rebellion, *longed to be avenged upon its authors.*[23]

Ce sentiment de vengeance entraîna des abus constants. Selon Wolseley: "armed partis patrolled about the Fort through the village each night until everything was quiet, and a few special constables were sworn in as policemen to assist in preserving order in town."[24] Toutefois, dans son témoignage, le colonel ne parle pas du problème de discipline de ses troupes ni de leur goût pour l'alcool. C'est sous cette influence qu'ils outragèrent nombre de femmes et de jeunes filles.[25] La mère de Louis Riel eut à souffrir de visites malveillantes, par des hommes décidés à venger le meurtre de Thomas Scott. Elle et ses jeunes enfants se plaignirent aux autorités que ces hommes violaient leur domicile, qu'ils les insultaient et les menaçaient le revolver au poing.[26] C'est par la terreur qu'ils essayaient de faire parler les femmes sur les actions quotidiennes de leurs maris. Certains "couverts de masques, [venaient] violer le sanctuaire du domicile privé, menacer et insulter lâchement des femmes sans défense."[27] La maison de Madame Goulet fut attaquée un soir par une douzaine de soldats:

> [revenant] de la brasserie de Smith et Galbraith, la plupart ivres, et se [rendant] à la traverse. [Ils] voulurent entrer. On leur dit qu'il n'avait rien à faire dans cette maison. Alors ils voulurent y pénétrer de force et comme on tâchait de les en empêcher, l'un deux siffla ses confrères déjà rendus à la traverse. Ceux-ci accoururent comme des forcenés, se saisirent de bâtons, de morceaux de planches, et se mirent à frapper brutalement sur les quelques hommes qui se trouvaient là ... [Ils] étaient engagés à frapper et à lancer des projectiles, même sur les femmes qui se trouvaient dans la maison. ... La porte de la maison fut enfoncée et brisée, et des habits furent déchirés.[28]

Parfois la violence allait jusqu'au meurtre: c'est ainsi qu'Elzéar Goulet fut lapidé, lors de la traversée de la rivière Rouge à la nage pour tenter d'échapper à ses poursuivants. Quelques heures plus tard, on rapportait son cadavre à sa femme et à ses enfants.[29]

Ce ne sont que quelques exemples des souffrances endurées par les femmes en 1870. Toutefois, nous ne savons pas si certaines ont été violées par les soldats. L'histoire ayant tendance à se répéter, cette triste destinée était souvent réservée aux femmes de peuples vaincus. Si tel était le cas, les documents ne font aucune mention de ces pratiques, certainement parce que ces actes n'étaient pas rapportés aux autorités.[30] Toutefois, il faut se rappeler qu'en temps de paix, il était déjà fort difficile à une Canadienne de prouver son innocence lors d'un viol.[31] *A fortiori*, lors de périodes troublées, et pour des Métisses, cela devenait une cause perdue d'avance dans la mesure où elles devaient témoigner devant des Euro-Canadiens. Ces derniers, pleins de préjugés à l'égard des femmes amérindiennes et métisses, les considéraient à l'époque comme des femmes faciles, pour ne pas dire de véritables prostituées.

Après 1870, il ne restait aux familles métisses que la nostalgie du temps de "*kawyawsh*."[32] Selon Gerald Friesen: "The metis were made to feel strangers in their own land."[33] La plupart avaient peur de venir s'aventurer dans la ville de Winnipeg dans la hantise de se faire harceler. Ce sentiment d'exclusion s'accentua avec le temps. Très vite, les Métis furent submergés par une vague d'immigrants venus de l'Ontario et d'ailleurs. L'ostracisme, le racisme ainsi qu'une certaine démoralisation poussa de nombreuses familles à s'exiler vers les Territoires du Nord-Ouest (là où le bison était encore en abondance) et de fonder de nouvelles communautés le long des rivières de la Saskatchewan-Sud et Nord. Il leur semblait que là-bas, à l'horizon, où l'émeraude de la plaine se confondait avec les rougeurs du crépuscule, ils allaient enfin trouver le remède à leurs maux et la réalisation de leurs espoirs.[34] C'est à Batoche que la plupart d'entre eux s'installèrent. Certains retrouvèrent même de la famille et des amis.

Les années 1880 témoignent de l'habileté des Métis à s'adapter aux nouvelles exigences économiques.[35] Cependant, la prospérité de Batoche sera de courte durée puisqu'un nouveau conflit avec le gouvernement canadien viendra perturber la vie des habitants du Nord-Ouest:

> La résistance à main armée en 1885 est la suite d'innombrables tensions et conflits. ... La demande de "frétage et le prix du grain sont à la baisse. ... Le gouvernment fédéral décide en faveur d'une route ferroviaire transcontinentale plus au sud, ce qui entraîne une chute des valeurs immobilières et met un terme à plusieurs projets commerciaux dans le district territorial de la Saskatchewan.[36]

En plus, le réarpentage des lots de rivière, longs et étroits, en lots carrés et réguliers, inquiétaient sérieusement les Métis. La plupart réalisaient que ce qui s'était passé à la Rivière Rouge allait se répéter sur la Saskatchewan.[37] Malgré les nombreuses doléances envoyées à Ottawa, le gouvernement fédéral s'évertuait à ignorer les droits territoriaux des habitants. Désespérés, ils réunirent leur conseil et décidèrent de faire appel à Louis Riel: "le seul homme capable de mettre la population parfaitement au courant de la politique d'où dépendait [leur] sort."[38] Il fallait donc aller le chercher au Montana.

Ce qui commenca par un simple mécontentement dégénéra très vite en un conflit sanglant. Cette fois, grâce au chemin de fer, le gouvernement canadien ne tarda pas à détacher un régiment pour mettre fin à cette "insurrection" qui gênait les plans fédéraux. L'année 1885, représente un événement tragique pour toute la communauté. Pour les femmes et les enfants, la peur les poussaient à prier pour que la guerre n'ait pas lieu et à supplier leurs maris de ne point s'impliquer dans des affaires dont ils ne comprenaient pas toute la portée. Mme Josephte Lépine (née Lavallée) prévint son mari et les autres conseillers que "vous entreprenez des affaires trop gros, que vous ne comprenez pas."[39] Les femmes ne doutaient pas de Louis Riel, mais elles craignaient pour la vie de leurs enfants et de leurs époux. La tristesse se lisait maintenant sur les visages et souvent:

> de retour chez eux pour les repas, les guerriers trouvaient les femmes qui sanglotaient doucement. Ils s'en irritaient, mais les femmes disaient que les enfants n'auraient bientôt rien à manger, parce qu'on négligeait les potagers et que personne n'allait à la chasse. C'était comme d'habitude, disaient les femmes: les hommes se promènent à cheval, tirent du fusil et fanfaronnent, sans savoir ni se demander si leurs enfants ont faim.[40]

Si certaines avaient eu des doutes sur l'utilité de partir en guerre, lorsque les combats commencèrent, elles n'hésitèrent pas une minute à se rallier à la "bonne cause." D'autres étaient même déterminées à ne pas se laisser faire dans l'éventualité d'une attaque par les soldats. Mme Marie-Anne (Caron) Parenteau prévint le père Fourmond de la paroisse de Saint-Laurent-de-Grandin que "si la police vient, je les épare, moi. Je vais les traiter comme on fait des buffalos de la prairie."[41] Des femmes comme Madeleine (Wilkie) Dumont et Mme Marie (Hallet) Letendre préparaient les repas des conseillers du gouvernement provisoire. Louis Riel, quand à lui, préférait souper du côté ouest de la rivière, parce que Mme Veuve Bruno Landry préparait le sang de boeuf bouilli mieux que toute autre personne.[42] Nous pouvons supposer que les femmes préparaient les repas des prisonniers, même si aucun document ne mentionne ce fait.

Outre ces tâches ménagères, les femmes faisaient fondre du plomb à canard et des doublures de boîtes de thé pour faire des balles.[43] La femme de Philippe Gariépy (Rosalie Parenteau) en préparait pour son mari. Parfois les moules étaient trop grands et les balles trop grosses. Il fallait alors les diminuer au couteau.[44] De plus, afin d'éviter le gaspillage, Gabriel Dumont leur faisait ramasser les vieilles balles.[45] Elles s'occupaient aussi des blessés et des malades. Durant la bataille de Batoche, Madeleine

(Wilkie) Dumont aida les blessés à évacuer le champ de bataille.[46] Elle et Mme Mary (Hallet) Letendre aidaient à soigner les hommes tombés sous le feu ennemi. Un jour, alors qu'elles s'apprêtaient à donner les soins à Michel Desjarlais, elles trouvèrent sous la paillasse un morceau de crâne du malheureux blessé, qui était alors sans parole.[47] Il mourut peu de temps après. La fille de Madame Vandal traîna sa mère paralysée sur son dos afin de l'éloigner du danger et se réfugia dans un bois car cette pauvre enfant était épuisée.[48] Certaines n'hésitaient pas à élever la voix en cas de désaccord et à donner des conseils à Louis Riel.

La bataille de Batoche qui dura quatre jours fut certainement l'événement le plus marquant de toute la rébellion. Le 12 mai 1885, les fantassins ne cherchèrent pas à prendre du terrain, mais l'artillerie, dirigée par Middleton lui-même, ouvrit le feu sur les maisons de Batoche.[49] Chaque fois que les soldats tiraient, la panique était générale et les familles métisses se dispersaient dans tous les sens:

> les mères se trouvèrent séparées de leurs enfants, même des plus jeunes. Quelques petits anges se traînèrent, on ne sait comment, à une distance de plusieurs milles où on les trouva deux ou trois jours plus tard dans un état pitoyable.[50]

Une des filles de Xavier Letendre dit Batoche "was lost for three days, when she was found about twenty-seven miles away."[51] Afin d'éviter de telles situations et des morts inutiles, Louis Riel envoya une missive à Middleton lui demandant d'épargner les familles: "Si vous [les] massacrez, nous massacrerons l'agent des affaires indiennes et nos autres prisonniers."[52] À cela, Middleton donna sa parole d'honneur de ne diriger aucun tir vers les femmes et les enfants et demanda au chef métis de lui indiquer l'endroit où il installerait les familles.

Ces dernières trouvèrent refuge le long des berges hautes de la Saskatchewan. Là, les femmes avaient creusé de leurs mains des trous afin de se protéger des balles qu'elles entendaient tomber dans l'eau comme de la grêle.[53] D'après Charles Pelham Mulvaney:

> Caves had been dug — ten, fifteen, twenty feet long — five or six wide, and four or five deep — and these were carefully covered with trees and brush and earth. In these, during the four day's struggle, the families lived and ate, and slept if they could.[54]

Un peu de paille les isolaient de l'humidité, mais pas du bruit. Une femme paralysée fut retrouvée par les soldats après la bataille: "laying sick, terror-stricken, and alone in her gloomy cave while the bullets almost deafened her."[55] D'autres trouvèrent refuge dans les bois et les marais où elles construisirent des abris de fortune avec des couvertures, des peaux de bison ou des branches d'arbre. Mais, le danger était constant. La femme de Daniel Dumas se souvient qu'une balle passa à trois doigts au-dessus de sa tête. Quant à Mme Etienne Desmarais, née Isabelle Branconnier: "she could see and hear the shells going over [her] head."[56] Des balles perdues "cut off a piece of one woman's hair, and two innocent little babies were so closely grazed by bullets that a scratch was left on their skin."[57] La seule à succomber au feu de l'ennemi fut une petite Siouse.

Les privations accentuaient les sentiments de peur et de tristesse. Les femmes et les enfants souffraient du froid et de la faim car ils étaient partis de chez eux sans vêtements suffisants et chaque nuit les laissait à moitié gelés.[58] Certaines avaient même leurs vêtements en lambeaux. Les vivres se faisaient de plus en plus rares à cause des razzias militaires dans les maisons métisses. La mère et les filles de Xavier Letendre furent obligées de manger du chien. Le peu de nourriture trouvée devait être partagé et servait à apaiser la faim des enfants et des vieillards avant celle des femmes. Après la bataille, Gabriel Dumont se mit à la recherche des familles dispersées:

> J'ai trouvé une brigade de femmes et d'enfants. ... Mon frère Elie avait tué une vache pour leur donner à manger, et il avait couper du foin pour les abriter. C'était pénible de voir ces pauvres êtres couchés dans le foin comme des animaux. En voyant les pieds nus des enfants, je leur ai fabriqué des espèces de souliers avec de la peau crue. Les femmes se montraient bien courageuses et riaient même de leur position.[59]

Il n'hésitait pas à prendre des risques en traversant les lignes ennemies pour les soulager en leur rapportant de la nourriture et des couvertures. Mais le danger était grand car les soldats patrouillaient partout les pistes et les bois chaque jour, de sorte qu'il devint presque impossible pour les petits groupements métis de communiquer entre eux.[60] Les femmes vivaient donc dans l'angoisse ne sachant pas si leurs maris, pères ou fils étaient encore vivants. La peur, le froid, l'humidité, une alimentation insuffisante causèrent de nombreuses maladies comme la grippe et aggravèrent les cas de tuberculose. D'après Diane Payment, "nine women died of causes related to or at least aggravated by the sufferings and deprivations of war. They died of tuberculosis, influenza and miscarriage."[61] Marguerite Riel était enceinte d'un troisième enfant et souffrait de tuberculose lors de son séjour à Batoche. Peu après son incarcération à Régina, Louis Riel reçut une lettre de sa soeur Henriette, le 30 juin 1885. Là, elle relate l'arrivée de Marguerite et de ses deux enfants à Saint-Vital et insiste sur le fait que "Marguerite est maigre et changée. Il paraît qu'elle a craché le sang durant trois jours à Batoche."[62]

Après la défaite, la guerre avait transformé le paysage familier en un véritable spectacle de désolation. Entre Batoche et Saint-Laurent-de-Grandin, les cendres remplacaient les demeures d'autrefois. Les soldats de Middleton "demolished Madame Tourond's house at Fish Bay, broke her furniture and broke up the clock and bedsteads and strewed the floor with the rest of the furniture, and set fire to the house."[63] D'après le témoignage de Lewis Redman Ord, dans *The Reminiscences of a Bungle by One of the Bunglers*, "we [were] ordered (from -ahem!- strategical reasons) to burn [the houses]."[64] La maison des Dumont fut incendiée et les écuries démolies. La machine à laver de Madeleine fut emportée et on raconte que même sa garde-robe rudimentaire fut pillée.[65] Malgré les ordres du général Middleton, les soldats s'adonnèrent à ce genre de pillage avec un certain zèle: "In the morning looting began, and as the General's orders previously issued against it could not be enforced, no interference was made."[66] Middleton ferma les yeux devant ces actions et semble même avoir participé à ces prises de butins[67]:

> Though we did not see much of the enemy in our reconnaissances, we often saw their cattle horses, ponies and sometimes fowl, and always brought some of them back with us; and we must, on these occasions, have looked like "moss-troopers" of old, returning from a raid. The cattle were converted into rations for the men, the horses and ponies handed over to the mounted corps, and the fowls sent to the hospitals for the wounded.[68]

Les militaires emportaient tout ce qui leur tombait sous la main: des pommes de terre, du pain, du tabac, des poulets, des vaches, des chevaux, mais aussi de la vaisselle, de l'argent et autres trésors:

> An infantry man might be seen with a small pig under one arm and a squaw's dress on the other ... scouts coming in with pots and pans tied to their saddles, poultry and other paraphernalia hanging about. One fellow in particular cut a very amusing figure. He had a tin pot on his head, various other cooking utensils hung about his saddle, some ten or fifteen fowls strung round his cartridge belt, several pairs of trousers hung to the back of his saddle, while under his arm he carried a small organ. ... Everything that could be carried away was taken and the rebels' houses stripped and devastated.[69]

Les soldats prenaient aussi les manteaux et autres vêtements que les femmes avaient mis tant d'heures à broder: "All sorts of things were captured ... Indian curiosities, bead work, Indian coats, and innumerable Indian odds and ends."[70] Outre la valeur monétaire, ces habits avaient une valeur sentimentale énorme puisqu'ils représentaient les talents artistiques de chacune de ces femmes ainsi que l'expression d'une culture unique en son genre.

Lorsqu'ils ne pillaient pas, les militaires prenaient un certain plaisir à humilier les mères en les dépouillant du peu de bien qui leur restait:

> Poor mothers of families who had only one bed and one blanket were brutally deprived of the articles. The soldiers being unable to carry off the bed, took jold of the blanket, and splitting with their knives the ticking, which contained the feathers, enjoyed the sport of throwing them to the wind.[71]

Les soldats se sont amusés des lamentations de Mme Blanche Henry (née Ross) après l'avoir dépourvu de sa cassette contenant son linge et son anneau de mariage. Et quand, en larmes, elle demanda son jonc, on se moqua d'elle et de ses larmes. Les deux valises de la femme de Roger Goulet ont été vidées sous ses yeux et Mme Pélagie Parenteau a été dépouillée de tous ses vêtements sauf d'une chemise.[72]

Pour les familles métisses, toutes ces pertes représentaient des années de travail et de privation à venir pour retrouver le confort d'antan. Mais c'était surtout: "the loss of food, transportation and shelter that caused the immediate distress and suffering among the families."[73] Après le combat, les femmes s'inquiétèrent de retrouver leurs maris et certaines se mirent même à chercher les cadavres. Elles retrouvèrent Damase Carrière avec une ficelle au cou; elles voyaient la trace où il avait été traîné du buisson, au bord de la prairie.[74] Nombre d'entre elles conseillèrent aux hommes de franchir la frontière. Madeleine Dumont consentira à laisser partir son mari de peur qu'il soit arrêté. Les hommes qui décidèrent de se rendre "were brought up in a waggon. Imagining that they were to be hanged or sent away for ever, wives rushed up and fondly embraced their husbands, and then held up the

prattling babes for the father to take a farewell kiss."[75] La plupart seront jugés et emprisonnés.

1870 et 1885 représentent des années de peines et de privations pour les femmes métisses. Toutefois, il est important de noter que les rôles qu'elles ont joué s'inscrivent pour la plupart dans la sphère féminine: prier, préparer à manger, soigner les blessés et les malades, partager la nourriture. Le gouvernement provisoire ne fait appel à aucune femme et aucun témoignage ne relate le combat d'une métisse dans les tranchées. Cependant, même si le rôle de la femme nourricière, de la femme infirmière, de la femme réconfortante priment, elles ont fait preuve de beaucoup d'initiative et de courage. Cet "instinct" de survie dont elles se servaient lors des grandes chasses aux bisons fut de nouveau testé lors des événements de 1870 et de la bataille de Batoche. Grâce à elles, malgré les privations, le harcèlement, les canons et la mitrailleuse Gatling, les enfants et les vieillards trouvaient un peu de soutien face au danger. Mais la plaie profonde laissée par l'occupation canadienne aura du mal à se cicatriser. Même si les femmes ne tardèrent pas à se remettre au travail pour reconstruire la communauté, chaque jour leur rappelait le destin tragique de leur peuple. En plus de la pauvreté, elle devait faire face à la discrimination sexuelle et raciale. Les veuves étaient à la tête de larges familles et devaient trouver un moyen de les nourrir. Certaines étaient parfois même obligées d'accepter l'aide alimentaire du gouvernement.[76] Les plus jeunes avaient toujours la possibilité de retourner dans leur famille ou de se remarier. Les compensations qu'elles croyaient légitime de recevoir ne leur parvinrent jamais dans la mesure où elles n'avaient pas le droit à la propriété.[77] La séparation d'avec leurs maris étaient souvent insupportable. Certaines entreprirent donc des voyages jusqu'à Régina afin de rendre visites aux prisonniers, mais arrivées devant les portes de la prison, les officiers leur disaient: "you cannot see your husband go home."[78] Madeleine Dumont rejoignit son mari au Montana en 1886 et mourut quelque temps après. La femme de Louis Riel mit au monde un petit garçon le 21 octobre 1885, mais il mourut deux heures après sa naissance. Louis Riel fut pendu à Régina le 16 novembre 1885 et Marguerite, atteinte de tuberculose, se laissera mourir de chagrin. On l'inhuma le 26 mai 1886 à Saint-Boniface. Elle n'avait que 27 ans.

Au cours de cette étude nous avons tenté, malgré la rareté des sources, malgré les points d'ombre, malgré les voix passées sous silence, de relater les rôles et les souffrances des femmes métisses en 1870 et 1885. Nous avons essayé, tant bien que mal, de recoller les morceaux, pour donner aux femmes la possibilité de construire une partie de leur passé. Ainsi les mots de "Cheechum" résonneront encore longtemps: "Parce qu'ils ont tué Riel, ils pensent nous avoir tué aussi, mais un jour, ma fille, ce sera différent."[79] Ce jour-là est peut-être arrivé.

NOTES

Cet article s'inscrit dans le cadre de sa thèse de doctorat sur la vie quotidienne des femmes métisses de souche francophone au Manitoba de 1850 au tournant du siècle et a été présenté au colloque des sociétés savantes à Carleton au mois de juin 1993. Nous tenons à remercier Diane Payment pour ses suggestions ainsi que Anne-Marie Delargillière et Yves Tremblay pour leurs

commentaires. Cette recherche a été réalisée grâce à une subvention du Centre de Recherche en Civilisation Canadienne-Française.

1. Dans cet article, nous ne rentrerons pas dans les détails qui ont marqué la Résistance de 1870 et la Rébellion de 1885. Nous ne retenons ici que les événements dans lesquels les femmes ont été impliquées. Pour un résumé plus approfondi et pour ne citer que quelques-uns, voir les livres de Howard Adams, *Prison of Grass: Canada From a Native Point of View* (Saskatoon: Fifth House Publishers, 1989); Auguste-Henri de Trémaudan, *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien* (Saint-Boniface: Éditions des plaines, 1984); Marcel Giraud, *Le métis canadien: son rôle dans l'histoire des provinces de l'ouest* (Paris: Institut d'ethnologie, 1945). Pour la Rébellion de 1885 et surtout la bataille de Batoche, voir: Walter Hildebrandt, *La bataille de Batoche: Une petite guerre britannique contre des Métis retranchés*, (Ottawa: Service canadien des parcs, 1985); George Woodcock, *Gabriel Dumont, le chef des Métis et sa patrie perdue* (Montréal: VLB éditeur, 1986) pour l'édition française.

2. Pour ne citer que quelques travaux: Jennifer S.H. Brown, *Strangers in Blood, Fur Trade Company Families in the Indian Country* (Vancouver: UBC Press, 1980). Diane Payment, "La vie en rose?: Métis Women at Batoche, 1870-1920," article présenté lors du National Symposium on Aboriginal Women of Canada: Past, Present and Future, Université de Lethbridge en octobre 1989. Jacqueline Peterson, "Ethnogenesis: The Settlement and Growth of a 'New People' in the Great Lakes Region, 1702-1815," *American Indian Culture and Research Journal*, automne, 1982. Sylvia Van Kirk, *"Many Tender Ties": Women in Fur Trade Society in Western Canada, 1670-1870* (Winnipeg: Watson and Dwyer, 1980). Voir aussi le roman de Maria Campbell, *Halfbreed* (Toronto: McClelland and Stewart, 1973).

3. Yvonne Knibielher et Catherine Fouquet, *Histoire des mères du Moyen Age à nos jours* (Paris: Éditions Montalba, 1977), 10.

4. Voir les articles de Jennifer Brown, "People of Myth, People of History: A Look at Recent Writing on the Métis," *Acadiensis* 17, no. 1 (1987); J.R. Miller, "From Riel to the Métis," *Canadian Historical Review* 69, no. 1 (1988); Nicole St-Onge, "Variations on the Red River: The Traders and Freemen Métis of Saint-Laurent, Manitoba," *Canadian Ethnic Studies* 24, no. 2 (1992). Des spécialistes comme Jennifer Brown, J.R. Miller et Nicole St-Onge ont démontré dans ces articles qu'il fallait être prudent pour définir les paramètres sociaux, économiques et ethniques de l'aspect métis. Nicole St-Onge indique même à la page 13 que: "the Freemen and, to a certain extent, the traders' indifference to clerical teachings and authority and the Riel Rebellion would indicate that these Métis' worldview was a different one from that found in the older parishes [Red River]."

5. Payment, "La vie en rose?"

6. Mgr Alexandre Taché, "Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique," *Missions de la congrégation des Oblats de Marie-Immaculée*, 31 septembre 1869, p. 269.

7. G.F.G. Stanley, *Manitoba 1870 — Une réalisation métisse* (Winnipeg: University of Winnipeg Press, 1972), 19.

8. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 158.

9. W.L. Morton, *Alexander Begg's Red River Journal and Other Papers Relative to the Red River Resistance of 1869-1870* (Toronto: The Champlain Society, 1956), 156.

10. Ibid., 396. Voir aussi, Alexander Begg, *"Dot-it-Down"; A Story of Life in the North-West* (Toronto: Hunter, Rose and Company, 1871), 273-88. Dans ce roman, Alexander Begg donne un peu plus d'information sur les comportements de Charles Mair ou "Dot-it-Down":

    > About six o'clock in the evening, a party of pleasure seekers, "Dot" amongst the rest, assembled at the residence of Mr. Bon, preparatory to starting for the house where the dance was to take place. "Dot" was in his element, and without much ceremony, introduced himself right and left amongst the ladies, in the hope of obtaining a partner for the drive.

> But alas! he found that the fair ones did not value him as much as he valued himself. They were neither impressed with the fact of his being a newspaper correspondent, nor with the idea of leaving their friends for the sake of driving with a perfect stranger. "Dot" thought this very hard, and began to form the opinion that the ladies of Red River were not too susceptible as he had imagined them to be. ...
>
> Lors de la danse, il finit par entretenir une conversation avec une métisse: "What pleasure it gives me to be able to sing the praises of the Red River belles in their primitive loveliness! Ah me! I will represent them on the banks of the winding streams — their wigwams beautifully situated beneath the noble, spreading branches of the steady oak. ..." Ces paroles lui vaudront d'être giflé en public par son interlocutrice. ... "Dot" realized ... that it was no joke making fun of the Red River ladies. ...
>
> "Dot-it-Down" ... concocted a letter for his newspaper in Canada, running down the Red River people, socially, morally, and politically speaking; this too, at the very time when he was receiving attentions and kindness at their hands, such is gratitude.

Louis Riel dans sa lettre envoyée le 23 février 1869 à un journal de Montréal, *Le Nouveau Monde*, faisait allusion "aux termes peu courtois, et même peu civilisés," dont se servait Mair dans son article, "en parlant des dames du pays, qui certes sous tous les rapports, valent bien les dames de votre pays. Soit dit en passant, M. Mair, si nous n'avions que vous pour échantillon des hommes civilisés, nous n'en n'aurions pas une bien haute idée."

11. Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface (ci-après AASB), T54973-T55016, *Le Courrier*, 27 novembre 1869.

12. L'Abbé G. Dugas, *Histoire Véridique des Faits qui ont Préparé le Mouvement des Métis* (Montreal: Libraire Beauchemin, 1905), 28.

13. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 161.

14. Joseph Kinsey Howard, *L'Empire des Bois-Brûlés* (Saint-Boniface: Éditions des Plaines, 1989), 68.

15. *Le Métis*, samedi 25 avril 1874.

16. Archives de la Société historique de Saint-Boniface (ci-après ASHSB), Fonds Charles Sauvé. Nous ne connaissons pas l'origine de ce paragraphe et nous n'avons retrouvé aucun indice dans *les écrits de Louis Riel* publiés par G.F.G. Stanley. Malgré le mystère entourant ce passage, nous avons décidé de le retenir car il confirme bien l'article du journal *Le Métis* cité auparavant et le témoignage de Jules Desjarlais qui suit.

17. Archives provinciales du Manitoba (APM), Métis Oral History Project 1984, entrevue avec Jules Desjarlais réalisée par Nicole St-Onge, le 24 mai 1984. Jules Desjarlais détiendrait ces faits de sa grand-mère qui est morte à l'âge de 106 ans et qui connaissait Louis Riel.

18. ASHSB, Souvenirs d'une pionnière.

19. Soeur Elisabeth de Moissac, s.g.m., *Les femmes de l'Ouest: leur rôle dans l'histoire* (mémoire de maîtrise) (Ottawa: Université d'Ottawa, 1946), 90.

20. AASB, T54973-55016, *Le Courrier*, 13 janvier 1870.

21. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 240.

22. Marcel Giraud, *Le métis canadien*, 1108.

23. Général Viscount Wolseley, *Narrative of the Red River Expedition: December 1870 - February 1871* (n.p.: Blackwood and Sons, 1890), 326-27. Souligné par l'auteure.

24. Ibid., 330.

25. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 258. Selon, Kinsey Howard, *L'Empire des Bois-*

Brûlés, 173: "des femmes et des jeunes filles métisses sans protection furent victimes d'outrages graves."

26. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 261.
27. *Le Métis*, mercredi 24 avril 1872.
28. *Le Métis*, mercredi 14 août 1872.
29. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 259.
30. L'histoire orale pourrait peut-être nous éclairer sur cette question.
31. Pour en savoir plus sur la question des femmes devant la loi, voir l'étude de Constance Backhouse, *Petticoats and Prejudice: Women and Law in the 19th Century Canada* (Toronto: Women's Press, 1991).
32. Mot mitchif pour le temps passé.
33. Gerald Friesen, *The Canadian Prairies: A History* (Toronto: University of Toronto Press, 1984), 195.
34. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 278.
35. Diane Payment, *Batoche (1870-1910)* (Saint-Boniface: Les Éditions du Blé, 1983), 132. Voir aussi du même auteur: *"Les gens libres — Otipemisiwak": Batoche, Saskatchewan, 1870-1930* (Ottawa: Service des parcs, 1990).
36. Ibid., 132.
37. Trémaudan, *Histoire de la nation métisse*, 282.
38. Ibid., 286.
39. AASB, Journal de l'abbé Cloutier, vol. 1, p. 5166. Monseigneur Taché demanda à l'abbé Gabriel Cloutier de se rendre à Batoche peu après les événements afin de rassembler les récits métis. Ces témoignages récoltés ont une importance primordiale à l'écriture de l'histoire de 1885. Ce document de deux volumes a été écrit à la main. Il existe aussi une copie dactylographiée de ce journal aux archives de la Société historique de Saint-Boniface.
40. Kinsey Howard, *L'Empire des Bois-Brûlés*, 378.
41. AASB, Journal de l'abbé Cloutier, vol. 1, p. 5041.
42. ASHSB, Journal de l'abbé Cloutier, p. 161.
43. AASB, Journal de l'abbé Cloutier, vol. 2, p. 5220. Mme Véronique Fidler (née Gervais) se souvient même "that they were melting the lead that came wrapped around the HBC goods in frying-pans over a fire." Glenbow Archives, Papers of Marie-Rose Smith (née Delorme).
44. AASB, Journal de l'abbé Cloutier, vol. 2, p. 5220.
45. E.B. Osler, *Louis Riel, un homme à pendre* (Montréal: Les éditions du jour, 1963), 259.
46. Pierre Alfred Charlebois, *La vie de Louis Riel* (Montréal: VLB éditeur, 1991), 287.
47. Le "récit de Gabriel Dumont sur les évènements de 1885," transcrit par Adolphe Ouimet et B.A.T. de Montigny, *Riel, la vérité sur la question métisse* (Beauceville: Presses de l'éclaireur, 1979), 120.
48. Ibid., 125.
49. Osler, *Louis Riel*, 261.
50. Jules Le Chevallier, o.m.i., *Aux prises avec la tourmente: les missionnaires de la colonie de Saint-Laurent-de-Grandin durant l'insurrection métisse de 1885* (Ottawa: La revue de l'Université d'Ottawa, 1940), 69.
51. Archives publiques du Canada (par la suite APC), RG15, North West Rebellion Claims, vol. 914, dossier 829789, déposition de Xavier Letendre.

52. Kinsey Howard, *L'Empire des Bois-Brûlés*, 413.
53. ASHSB, journal de l'abbé Cloutier, p. 118.
54. Charles Pelhem Mulvaney, *The North-west Rebellion of 1885* (Toronto: A.H. Hovey and Co., 1885), 272.
55. Ibid., 273.
56. ASHSB, Souvenirs d'une pionnière.
57. Mulvaney, *The North-West Rebellion*, 276.
58. Osler, *Louis Riel*, 261.
59. Le "récit de Gabriel Dumont," ibid., 125.
60. Osler, *Louis Riel*, 261.
61. Payment, "La vie en rose?" 30.
62. ASHSB, Papiers Riel, Lettre de Henriette à Louis, Saint-Vital, le 30 juin 1885.
63. Débats de la Chambre des Communes, discours par Mr. Royal, 28 mai 1885.
64. Lewis Redman Ord, *The Reminiscences of a Bungle by One of the Bunglers*, édité par R.C. Macleod (Edmonton: University of Alberta Press, 1983), 42.
65. Woodcock, *Gabriel Dumont*, 302.
66. Mulvaney, *The North-West Rebellion*, 268.
67. Il semblerait que le Général Middleton ait emporté avec lui une bonne quantité de fourrures, du moins si l'on en croit le témoignage de Redman Ord, *Reminiscences of a Bungle*, 48. "The general had shut down on looting in the most effective manner by taking charge of a good many of the furs himself, and his zeal in this direction was imitated by so many of the officers that very few privates got a share."
68. General Sir Fred Middleton, *Suppression of the Rebellion in the North West Territories of Canada* (Toronto: University of Toronto Press, 1948), 41.
69. Harold Penryn Rusden, "Suppression of the Northwest Insurrection," dans Redman Ord, *Reminiscences of a Bungle*, 267.
70. Ibid., 291.
71. *Toronto Mail*, 19 juin 1885.
72. AASB, Le journal de l'abbé Cloutier, vol. 2, p. 5138.
73. Diane Payment, "La vie en rose?" 28.
74. AASB, journal de l'Abbé Cloutier, vol. 1, p. 5138.
75. Mulvaney, *The North-West Rebellion*, 276.
76. Voir l'article de Diane Payment, "La vie en rose?" 29.

> Judith Parenteau, widow of Isidore Dumont, Gabriel's eldest brother, was forced to accept governement relief as was Catherine Delorme, the elderly widow of Donald Ross. ... Mme Josephte Tourond, a widow with nine children, had to cope with both personal and property losses. Her house was ransacked, cattle stolen or slaughtered and her fields lay in waste after the battle of la coulée (Fish Creek) which was fought on her farmstead. But more seriously, she lost two sons on the last day of the battle at Batoche and another died soon after of consumption. Two young daughters subsequently also succumbed to the disease.

78. Voir Diane Payment, *Les gens libres — Otipemisiwak*, appendice F, "Réclamations, pertes subies en 1885, Batoche et environs," 349-53. Voir aussi son article, "La vie en rose?" 30-31.

> The women of Batoche were resourceful, shrewd and persistent, especially

> when dealing with the government or "les Anglais,", whom they feared and resented. In the hope of getting some compensation, especially for their personal property, they made declarations in their "maiden" or birth names at the Rebellion Losses Commission in 1886. ... Since the women were usually in charge of the hen house and the "laiterie" or milkhouse, they argued with the commissioners that a portion of the household goods, cattle and farm products was theirs for which they should receive compensation. They had not taken up arms and therefore could not be held accountable. It was [an] argument ... that the commission lawyers did not accept, especially at a time when a woman's property was considered her husband's. The only women who received compensation were widows of men who had died before the outbreak. Mme Josephte Tourond, widowed since 1883, presented a claim for $8451. But since her sons had taken up arms, she was allowed only $2805 in compensation.

78. ASHSB, "I Saw Saskatchewan's Bloody Rebellion," by Joseph La Rocque as told to Robert Tyre, *Liberty* (juillet 1955).

79. Maria Campbell, *Halfbreed* (1973; Halifax: Goodread Biographies, 1983), 11. Traduction de l'auteure.